

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Guy LUISIER

Concerto en Dieu Majeur. Marcel Michelet et les
«Commentaires sur les psaumes» de saint Augustin

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1989, tome 85, p. 5-14

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Un fils parle de la musique de son père

Concerto en Dieu Majeur

Marcel Michelet et les « Commentaires sur les psaumes » de saint Augustin

*Cet article voudrait simplement répercuter de larges échos d'une conférence d'un amoureux de la Beauté. A l'occasion de la session d'études des chanoines réguliers de langue française, le 5 septembre 1988 à la Pelouse sur Bex, le chanoine Marcel Michelet fut invité à présenter les Enarrationes in psalmos * de saint Augustin. Sur le ton de la fraternelle causerie, il nous ouvrit son cœur, un cœur attentif à décrypter la musique de Dieu qu'Augustin a gravée dans ses œuvres.*

Un si grand homme et une si grande œuvre

Dès le début, le disciple s'incline devant le maître.

Je devais savoir à mon âge qu'il est plus facile de fréquenter saint Augustin tous les jours que d'en parler une heure.

Mais :

Deus in adiutorium meum intende ! Domine ad adjuvandum me festina ! ** Et le Seigneur a fait apporter sur ma table deux ouvrages, l'un récent et tout petit, l'autre vieux d'un siècle et immense.

* « Commentaires sur les psaumes. »

** Ps 69, 2 : « Dieu, viens à mon aide ! Seigneur, à notre secours ! » C'est aussi le début de chaque office de la liturgie des heures.

En citant l'ouvrage du Père Hamman, Saint Augustin prie les psaumes (DDB 1981), M. Michelet présente les Enarrationes : C'est un commentaire spirituel de tout le psautier. C'est l'ouvrage le plus volumineux d'Augustin qui est le seul des Pères à nous fournir un commentaire aussi complet des psaumes... Catéchèse au gré des psaumes qui s'étend sur tout l'épiscopat de saint Augustin... Homélie improvisées, coupées selon la fatigue et la patience du prédicateur ou des auditeurs... L'exégète moderne est peut-être souvent désarçonné...

« Mais, comme dit le Père Hamman, quand l'exégète a savamment analysé, décrit et classé les coupes qui contiennent la parole révélée, reste l'essentiel : il faut y discerner le breuvage et y porter les lèvres. Là, Augustin demeure un maître incomparable. » En somme le Père Hamman donne à saint Augustin un diplôme de dégustateur spirituel. J'en ferai, avec sa complicité et pareille tentation, un musicien esthète. « Voyons, me dit saint Augustin, pouvons-nous aimer autre chose que le beau. »

Merci au Père Hamman de considérer les *Enarrationes* comme une œuvre poétique personnelle et comme le prolongement des *Confessions*. A chaque fois, dit-il, que le psalmiste parle de confesser Dieu, le maître d'Hiponne fait écho au livre de ses *Confessions* pour redire : « Confesser signifie louer Dieu des maux dont il m'a délivré et des biens que m'a donnés le Dieu juste et bon. »

C'est ainsi qu'Augustin lit les psaumes. Le Père Hamman dit qu'il les « prie ». Je dirais qu'il les chante.

Dans une traduction des œuvres de saint Augustin, vieille d'un siècle (Edition des Bénédictins, Paris 1870 et ss.), Marcel Michelet a déniché cette citation d'une lettre de Pétrarque à Boccace, qui lui avait envoyé les Enarrationes :

« C'est un prodige pour nous que le génie de ce grand homme et son travail infatigable. On se demande d'où vinrent à un saint une telle ardeur, une telle impétuosité pour écrire, à un homme si longtemps séduit par les délices terrestres une connaissance aussi profonde des choses célestes, à un vieillard une telle patience au travail, à un évêque assez de loisir, à un Africain tant de facilité à parler la langue des Romains... Car sans parler des autres monuments du génie d'Augustin, travaux que la vie d'un homme suffit à peine à relire, qui pourrait, lors même qu'Augustin ne se fut pas occupé

d'autre chose, n'être pas stupéfait de la composition de ce seul ouvrage ?... Souvent je passe sur ce livre, tout le jour sans manger et toute la nuit sans dormir... »

Des contrées de la faim...

Si l'étonnement de Pétrarque nous étonne, c'est peut-être que, comme dit Chouraqui dans son introduction (qui vaut mieux que sa traduction française des Psaumes), « nous naissons avec ce livre aux entrailles ». Oui, Juifs et chrétiens, nous naissons avec ce livre aux entrailles, et notre étonnement s'est anesthésié dans l'habitude.

Augustin, lui n'est pas Juif, et il n'est pas chrétien avant l'âge de trente ans. Et ce n'est pas la Bible qui tente d'abord sa fringale de connaître. Toute son adolescence et toute sa jeunesse il erre « in regione dissimilitudinis », dans la contrée de la dissemblance (Confessions 7, 10), séduit par les jeux, le spectacle, les fictions poétiques, le charme de Virgile (C. 1, 13), pris dans les tourbillons de la chair (C. 2, 2), « cheminant dans les sentiers de Babylone » ou « se roulant dans la boue », « se collant à son borborygme » (C. 2, 3), « aimant l'amour » et non rien d'aimable, « dévoré par la faim de Dieu et ne sentant pas cette faim » (C. 3,1)... Tout cela avant que, « dans sa dix-neuvième année », un livre « d'un certain Cicéron », « dont presque tous les lettrés admirent la langue plus que le cœur », livre qui renferme « une exhortation à la philosophie », et dont le titre est *Hortentius* (C. 3, 4) « changea ses sentiments » et lui fit désirer la sagesse. Ce livre pourtant le laisse sur sa faim, et en cherchant pourquoi, Augustin, qui traite de contes de bonnes femmes la religion de sa mère, trouve que dans ce livre manque le nom du Christ : « Jésu dulcis memoria »*. Même s'il ne l'a entendu que sur les lèvres de sa mère chrétienne, « sans ce nom, nul ouvrage, si savant, si bien écrit, si véridique qu'il fût, ne me ravissait tout à fait » (C. 3, 4).

C'est alors seulement qu'il se met aux saintes Ecritures, « pour les connaître » (C. 3, 5) Et... c'est l'échec ! « La porte d'entrée en est basse et je n'étais pas en mesure d'y pénétrer ni de courber la tête pour avancer... Ce livre me sembla indigne de la majesté cicéronienne. » Vint alors une autre majesté, la sombre majesté des erreurs manichéennes où il se débatta des années, « aux rugissements de son cœur ». Il ne refera surface qu'à Milan.

* « Jésus, doux à ma mémoire ! »

...aux chemins de la Beauté

A la parole de l'évêque Ambroise, il conçoit l'existence d'autre chose que les corps (« si Dieu est, il est esprit »). Mais loin de la Bible encore !... « Je me tenais suspendu à sa parole, insouciant et dédaigneux de ce qu'il disait » (C. 5, 13). « Cependant, avec les mots que j'aimais, les choses qui m'étaient indifférentes trouvaient accès dans mon esprit » (C. 5, 14). Dans son long doute, c'est encore une majesté, une beauté, c'est l'éloquence d'Ambroise, dont la sainteté lui échappe encore, qui lui fait prendre parti de rester catéchumène dans l'Eglise catholique « jusqu'à ce que quelque clarté vînt diriger ma course ».

Ici seulement il aborde une fois encore, et volontairement la Bible. Mais que d'excursions ! Que de détours ! Les chemins de traverses — néoplatonisme, nouvelle Académie — qui l'ont délivré du matérialisme manichéen, ne lui disent pas comment faire son salut autrement que par une gymnastique intellectuelle et des extases provoquées. Car la question du salut le préoccupe avant tout et il est persuadé que le salut est dans le Christ seul. A défaut d'une vraie foi personnelle, il prend une décision de principe : accepter en bloc la vérité divinement révélée, telle que nous la présentent les Ecritures et l'Eglise catholique. Les néoplatoniciens lui proposaient de « comprendre pour croire », et il choisit de « croire pour comprendre ».

Mais au fond de ce choix, comme il ne « peut aimer que le Beau », le sens de la Beauté intervient. Dieu a ses secrets et le chant de délivrance d'Augustin est : « Beauté ancienne et toujours nouvelle, combien tard je t'ai aimée ! »

Ici je me pose une question : Augustin est persuadé que le salut est dans le Christ, celui du cœur de sa mère. Cela devait lui faire aborder les Ecritures par le Nouveau Testament, où le Christ est présent à chaque page. Mais il semble feuilleter déjà de préférence les Psaumes... et trouver le Christ à chaque verset. Le piège de la musique !

L'amour du chant et de la musique — de la beauté sous cette forme — furent pour Augustin, dans sa longue recherche de Dieu, le plus fort appui de la grâce. Vérité et beauté, pour Augustin, c'est tout un. « Dis, pouvons-nous aimer autre chose que le beau ? » « Et qu'y a-t-il de beau hors de Dieu ? » « De quelque côté que se tourne l'âme humaine, c'est pour souffrir qu'elle s'établit ailleurs qu'en vous, fût-ce même sur ce qu'il y a de beau en dehors de vous, en dehors d'elle » (C. 4, 10). Augustin, qui d'ailleurs au moment de sa conversion, méditait un livre *sur la Musique*, avoue dans ses Confessions

que, si c'est la beauté qui l'attire à Dieu, toute beauté se présente d'abord à lui sous les aspects musicaux de la nécessité entre le rythme et mélodie. Il eût dit comme un poète anglais, Keats, je crois : « Une jeune fille chantant sous les nuages suffit à créer une certitude. »

Le grand orgue

Et déjà Augustin ne cherche plus dans la Bible, « la majesté cicéronienne ». Toute la Bible est devenue musique, les Psaumes au centre comme un grand orgue. Et lorsqu'il les entend dans l'église de Milan... « ces voix coulaient dans mes oreilles et la vérité se distillait dans mon cœur et des larmes roulaient et cela me faisait du bien de pleurer » (C. 9, 6).

Mais tout de suite un nouveau problème : purifier le plaisir même de la musique ! Ne pas aimer la musique au-dessus ou au détriment du sens des paroles. Vivre leur musique intérieure ! Passer des plaisirs de l'ouïe et même de la complétude ontologique musicale à la joie de Dieu et de sa Volonté. « *Mihi adhaerere Deo bonum !* » *

Et pourtant si Dieu est la Beauté, ce n'est pas en éteignant les beautés de la nature et de l'art qu'on lèvera le rideau devant la beauté de Dieu. Comment faire ? Dans les Confessions (10, 33) Augustin s'accuse du trop et du trop peu. Débat de conscience sous-jacent à toutes les Enarrationes, et qui n'est pas pour rien dans leur émouvante beauté.

Les Psaumes. Non, Augustin n'est pas né avec ce livre aux entrailles. Mais à trente ans et dès lors, ce livre, il l'a mangé, et avec le livre, toute la Bible, dont les psaumes sont, dans les Enarrationes, la résonance la plus constante et la plus complète.

Impossible pour moi de lire le texte d'une Enarratio comme un cours, un discours ou une conférence — et même comme une exégèse et une catéchèse. Je l'entends comme un concerto d'orgue et orchestre, l'orgue étant le psaume en développement, l'orchestre étant composé des autres versets de tout le psautier et de tous les autres livres de la Bible, dont les auteurs sacrés répondent, chacun à sa place et avec son instrument propre. J'imagine encore l'auditoire de saint Augustin, moins exégète et plus

* Ps 72, 28 : « Mon bonheur à moi, c'est d'être uni à Dieu ! »

simplement catéchisé que nous, qui intervient, applaudit, questionne... A ce prestigieux clavier, un prestigieux musicien. L'inspiration sans cesse renouvelée et rebondissante à chaque réponse de cet orchestre innombrable du ciel et de la terre, il éveille en de profonds échos les « rugissements de son cœur » devant le problème du Mal, ses indignations contre le pharisaïsme donatiste, ses protestations contre la suffisance pélagienne, mais surtout et par-dessus tout son amour du Christ et de l'Eglise, tous registres tirés tour à tour ou ensemble, l'*Irrequietum*, l'*Amorpondu*, le *Cum Amatur*, l'*Ama et Fac*, le *Da quod jubes*, le *Crede ut intelligas*, l'*intellige ut credas*... et la seule percussion du *Pulsa, Pulsa**...

Non un « opéra fabuleux » et fuligineux, mais sur terre une musique du ciel. Permettez que j'en résume un exemple, l'Enarratio du Psaume 122, le quatrième cantique des Montées et un des plus courts du psautier.

Une page de concerto spirituel

Si court que soit le psaume 122, Augustin joue sur ce psaume un discours (sermo) au peuple sur la grâce.

1

Le ton est donné, au milieu de l'orchestre biblique, non par Augustin, le soliste, mais par la flûte de saint Jean, qui module le titre « *Cantique des degrés* » ou comme nous disons des « *montées* » ou des « *pèlerinages* » : Jn 3, 13 : *Nul n'est monté au ciel que Celui qui est descendu*. L'amour monte et descend, et sans Jésus nous ne pouvons que descendre. Il faut pour monter s'unir à son Corps, au Corps du Christ, du seul Christ. Si il est avec nous sur la terre par la charité, nous serons avec lui dans le ciel.

Or :

Ac 9, 4 : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?*

Donc :

Col 3, 1.3 : *Si vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses d'en haut, car... vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu...*

* Thèmes sonores répercutés dans les œuvres d'Augustin : « Sans repos », « Mon poids c'est mon Amour », « Lorsqu'on aime... », « Aime et fais (ce que tu veux) », « Donne-moi ce que tu me commandes », « Crois pour comprendre », « Comprends pour croire »... et la seule percussion du « Frappe, frappe (à la porte) »...

Rm 8, 24 : *Sauvés en espérance...* Et là le Christ est en bas et nous en haut, lui en bas par la compassion de la charité, nous en haut par l'espérance et la charité.

2

L'orgue fait son entrée.

Ps 122, 1 : *Seigneur, j'ai levé les yeux vers Toi.* D'une seule voix, parce que *un* dans le Christ, tout le monde chante, non pas « nous avons levé les yeux », mais « Seigneur, j'ai levé les yeux vers toi ». Sans doute vous devez croire que chacun de vous parle ici ; mais Celui qui parle principalement est cet homme unique répandu sur toute la terre, le même qui dit dans un autre psaume :

Ps 60, 3 : *Des confins de la terre j'ai crié vers Toi.* Car nous sommes tous dans l'angoisse et nous crions tous ; mais quelle angoisse ? Celle d'être loin du Seigneur. Aspirons donc en le cherchant :

Ps 122, 1 : *Vers toi j'ai élevé mon âme, toi qui habites dans les cieux.*

3

Mais de la terre au ciel la distance est infinie. Où est l'échelle ?

Lève les yeux et ne t'occupe pas de toi. Et pour plaire à Dieu que Dieu te plaise. Déplais-toi à toi-même !

Dis :

Ps 50, 5 : *J'ai sans cesse mon péché devant moi ;* dis encore :

Ps 50, 11 : *Détourne ta face de mes fautes.* Mais :

Ps 26, 9 : *Ne détourne pas ta face de moi.* Si tu veux que Dieu détourne sa face de tes péchés, détourne ta face de toi-même !

4

Ps 122,1 : *Vers toi j'ai levé les yeux, toi qui habites dans les cieux* ».

Nous ne sommes toujours qu'au premier verset de ce psaume si court, au premier thème, à la première phrase du concerto ! Commence un mouvement plus large, plus profond...

Que signifie : « Toi qui habites les cieux » ? Où Dieu habite-t-il ? et comment ? Le ciel matériel, oui, il faudrait une échelle, un élévator, une fusée... Mais le ciel de Dieu, c'est sa justice, ce sont les âmes justes :

1 cor 3, 17: *Car le Temple de Dieu est saint et ce temple c'est vous.*

Ep 3, 16-17 : *Qu'il vous donne selon la richesse de sa gloire... qu'il fasse habiter le Christ en vos cœurs par la foi,* déjà en cette vie, alors que là-haut il habite les saints par la vision. C'est là que s'élèvent les yeux et le cœur du prophète.

Il ne s'agit donc pas d'un ciel matériel. L'habitation de Dieu passerait puisque Mt 24, 35 : *Le Ciel et la terre passeront.*

Mais où était Dieu avant le ciel et la terre ? où, après ? où, avant de créer les saints ? Mais en Lui-même !

Ps 122, 1 : *Vers toi, j'ai levé les yeux, vers toi qui habites au ciel.*

Mais comment as-tu levé les yeux ?

Ps 122, 2 : *Comme les yeux des esclaves vers la main de leur maître et les yeux de la servante vers la main de sa maîtresse, ainsi nos yeux sont levés vers le Seigneur notre Dieu dans l'attente de sa pitié.*

Serviteur et maître, d'accord, mais servante et maîtresse, que vient faire en symbole ce féminin ?

1 Cor 1, 23-24 : *Nous, nous prêchons un Messie crucifié, scandale (masculin) pour les Juifs et folie pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, tant Juifs que païens, force et sagesse de Dieu, dont toute âme chrétienne est la servante. C'est l'Eglise, Servante du Christ, destinée à devenir son épouse, au prix de son sang à Lui. Mais patience !*

5

Les yeux levés vers le Seigneur, jusques à quand ?

Ps 122, 2 : *Jusqu'à ce qu'il nous prenne en pitié.* Car nous avons mérité d'être frappés et nous épions un signe des mains du Seigneur, un signe qui dise : « C'est assez ». Tout le genre humain de toujours à toujours souffre des peines temporelles du péché originel, mais peu s'en doutent. Seuls ceux qui sont devenus fils de Dieu ont reçu le sentiment de cette douleur.

Mt 5, 5 : *Heureux ceux qui pleurent, ils seront consolés.*

6

Écoutons la voix de l'homme frappé. Joignons-y, même heureux, la nôtre. Frappé, qui ne se sent comme Job ?

Jb 7,1 : *N'est-ce pas un temps de corvée que la vie de l'homme sur la terre ?*

Levez donc les yeux vers Celui qui habite dans le ciel, et dites :

Ps 38, 12 : *De sa faute tu as corrigé l'homme et comme une araignée tu as maltraité son âme.* Criez donc :

Ps 122, 3 : *Pitié, Seigneur, pitié pour nous !*

7

De quoi est faite cette douleur ?

Ps 122, 4 : *Car nous sommes rassasiés de mépris, notre âme est gorgée du rire des satisfaits, du mépris des orgueilleux.* La grande souffrance résumée du

chrétien c'est le mépris que lui vouent les « possédants », soit matériels, soit spirituels. Pour l'ennemi du Christ, le chrétien est toujours le pauvre, le méprisable.

2 Tm 3, 12: *Tous ceux qui voudront vivre pieusement dans le Christ seront persécutés.* Ils ont beau être dès à présent *filis de Dieu* (1 Jn 3, 2) parce que *leur vie est cachée avec le Christ en Dieu* (Col 3, 3), ils sont accablés de dédain par ceux qui ne cherchent et ne trouvent et ne veulent trouver leur bonheur qu'en ce monde.

8

Ps 122, 4 :... *du rire des satisfaits et du mépris des orgueilleux.*

C'est la même chose. Indépendamment des possessions matérielles les orgueilleux sont les mauvais riches d'eux-mêmes. Ils se moquent des chrétiens. Ils sont en pleine illusion. Viendra le temps où ils diront :

Sg 5, 4 : *Ce sont eux que jadis nous tournions en ridicule et dont nous faisons un objet de sarcasme. Insensés nous avons jugé leur vie une pure folie et leur mort déshonorante. Comment ont-ils donc été admis au nombre des fils de Dieu et partagent-ils le sort des saints ?...*

9

Il n'y a pas que les riches orgueilleux qui insultent et méprisent les chrétiens, mais aussi des malheureux, des condamnés. Un des larrons sur la Croix insulte le Christ.

Le 23, 39: *N'es-tu pas le Messie ? Sauve-toi toi-même et nous aussi !*

Ils ne sont pas malheureux. Ils sont riches. Ils sont orgueilleux et pleins d'eux-mêmes !

10

Le vrai chrétien est toujours pauvre.

Ps 68, 30 : *Moi, je suis pauvre et meurtri.*

Toujours il devra désirer cette abondance que chante le psaume :

Ps 36, 9 : *Ils savourent les festins de ta maison, aux torrents de ta joie, tu les abreuves.*

Développement sur les misères de la vie présente, physiques, morales, spirituelles...

11

Quelle est donc la vraie santé ? Quand l'atteindrons-nous ?

1 Co 15, 54 : *Lorsque la mort aura été engloutie dans la victoire et que cet être corromptible aura revêtu l'immortalité, alors sera la vraie santé.*

Avant d'y parvenir, « soyez indigents, mendiez la justice de Dieu et écoutez l'Evangile » :

Mt 5, 6 : *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés.*

Ce devait être la lecture du jour dans l'église d'Hiponne. Le dialogue entre l'orchestre biblique et l'organiste soliste, que j'ai essayé de résumer, pouvait s'achever.

Et le point d'orgue

Nous pouvons demander à saint Augustin comment il est parvenu « au lieu du Tabernacle admirable, à la maison de Dieu ». Laissons-le nous répondre comme à lui-même l'auteur du psaume 41 : *Au milieu des chants d'allégresse et de louange, au milieu des concerts qui célèbrent la joie des fêtes.*

« Tu passes devant une maison, tu vois des musiciens qui jouent et chantent quelque chose de beau ; tu demandes :

— Que fait-on là ?

— Il y a une fête.

Or, dans la maison de Dieu, c'est toujours fête. La fête éternelle est célébrée par le chœur des anges ; et le visage de Dieu, vu à découvert, cause une joie que rien ne peut altérer. De cette fête éternelle et perpétuelle s'échappe je ne sais quel son, qui retentit doucement à l'oreille du cœur, et le monde se tait. Mais hélas, non, je n'y suis pas encore ! Je ne suis qu'un voyageur loin de Dieu, l'âme appesantie par le corps, l'esprit agité de multiples pensées. Quelquefois, le désir dissipant les nuages, quelques sons divins nous parviennent mais, ô faiblesse, je retombe, et tombé de ces hauteurs, il y a de quoi gémir. O mon âme, pourquoi es-tu si triste ? Pourquoi me troubles-tu ? J'ai senti un avant-goût de l'immuable ; pourquoi es-tu triste ? Espère en Dieu ! Je veux Le louer encore, Lui, le Salut de ma face et mon Dieu. »

Et dans ces derniers mots, la voix du fils (Marcel Michelet), celle du père (Augustin) et celle du psalmiste se confondent dans la claire harmonie des vrais chantres de Dieu.

Guy Luisier